

Le sulfureux photographe new-yorkais publie un ouvrage qui retrace vingt ans de carrière. Cadavres, excréments, pornographie l'ont longtemps inspiré. Pourtant ses derniers clichés témoignent d'un certain académisme. MICHEL GUERRIN

Faut-il brûler Andres Serrano ?

Andres Serrano habite à New York, avec son chien dalmatien Luther, dans une espèce de manoir ou d'église néogothique. Les murs sont recouverts de crucifix. Il y a aussi des bocaux renfermant des cerveaux humains et un squelette au pied du lit. Ce Noir américain a beaucoup fréquenté les églises jusqu'à 13 ans. A l'adolescence, il a vendu de la drogue dans la rue. Un collectionneur nous avait prévenus, avant que nous rendions visite à l'artiste : « Vous allez dans la maison du diable. Ou de Dieu. »

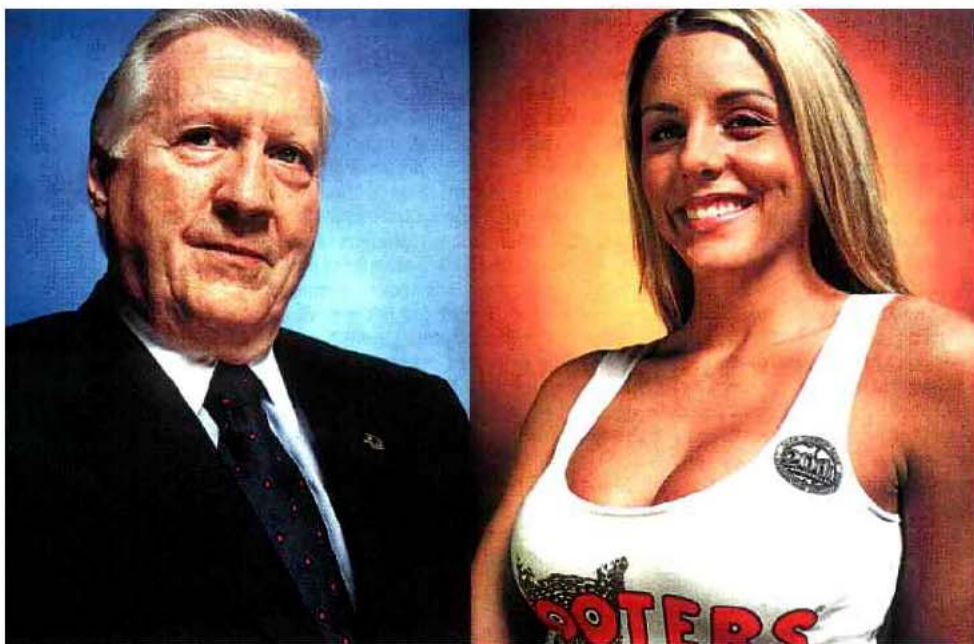
les faits. En 1988, il montre dans une exposition collective une photo d'un crucifix immergé dans de l'urine, intitulée *Piss Christ*, qui provoqua une polémique sans équivalent au sein de la classe politique et de la presse. Le sénateur conservateur Jesse Helms qualifia Serrano de « pauvre type, blasphémateur, pornographe et malade mental, qui ridiculise le peuple américain ». En 1992, Serrano photographie des cadavres à la morgue — mais une de ces photos a récemment servi de couverture pour une édition du Nouveau Testament. En 1997, le fameux *Piss Christ* fut lacéré par un visiteur indigné dans une exposition à Melbourne, en Australie.

De 1996 à 2001, il réalise deux séries teintées de pornographie, intitulées *Une histoire du sexe* et *L'Interprétation des rêves*. Le réputé Yvon Lambert, son galeriste parisien, a montré la première mais refusé la seconde, la jugeant inutilement provocatrice. « J'aime être dérangé, mais là... » Les responsables du musée de Groningue, aux Pays-Bas, n'ont en revanche pas froid aux yeux. Pour annoncer l'exposition « Une histoire du sexe », en 1997, ils avaient choisi pour affiche la photo d'une femme urinant dans la bouche d'un homme. Tollé. Le musée a dû faire machine arrière.

Toujours est-il que Serrano est de ceux qui ont permis à la photographie de trouver sa place dans le monde de l'art contemporain. Son nouveau livre s'ouvre par sa dernière série : des portraits d'Américains après le 11-Septembre. Des riches et des pauvres, des célébrités et des anonymes, un scout et un souteneur. Les images sont précises, kitsch, sur fond coloré flamboyant, comme on peut en

Andres Serrano, America and Other Work, sous la direction de Dian Hanson, éd. Taschen, 368 p., 49,99 €.

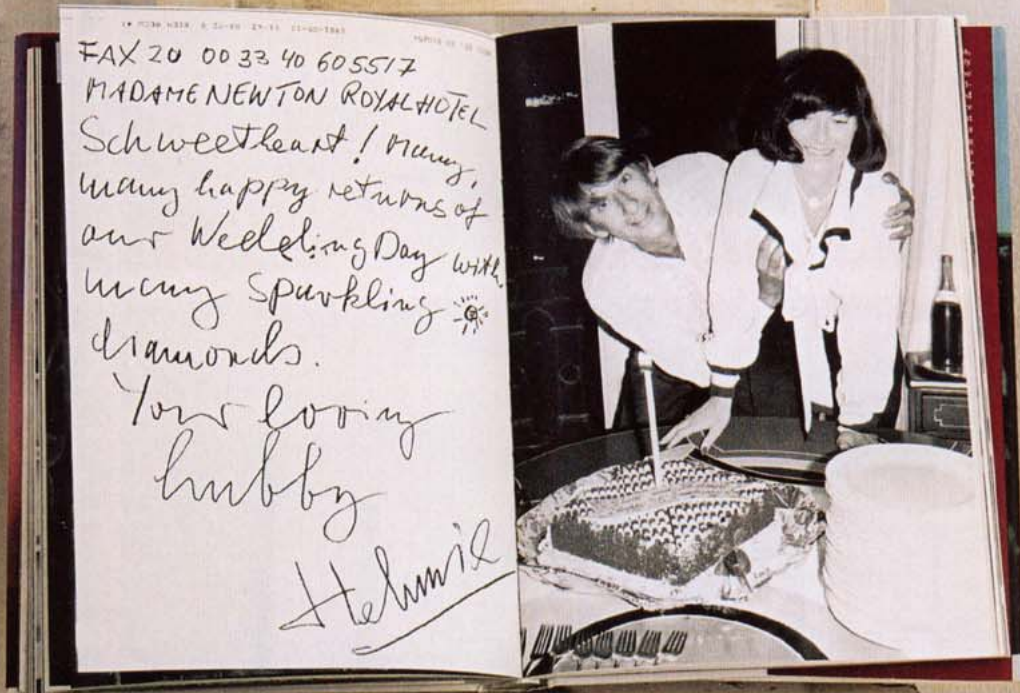
voir dans l'imagerie sulpicienne ou les tableaux religieux du XIX^e siècle. Suivent les images les plus sulfureuses, à ne pas mettre entre toutes les mains. Et puis les plus anciennes, les meilleures, quand Serrano photographiait la « culpabilité américaine » à travers des groupes sociaux en voie de décomposition : sans-abri, membres masqués du Ku Klux Klan, cadavres à la morgue... Soit le parcours tortueux d'un artiste prisonnier de son personnage et qui devient de plus en plus académique.



Deux clichés issus de la série « America », des portraits d'Américains après le 11-Septembre. Des images précises et kitsch.

Le diable en question est un photographe réputé, dont l'œuvre est souvent auréolée de scandale. Et sans doute le livre qu'il vient de publier, grand et épais comme un atlas, qui retrace vingt ans d'images, intitulé *America and Other Work*, ne va pas arranger sa réputation. Rappelons

photography |



b-g > 85